

PREMIÈRE PARTIE

# La poursuite des fleurs

*Respire un jour encor le parfum de ses fleurs,  
Que le vent matinal apporte à nos montagnes.  
On dirait aujourd'hui que les vastes campagnes  
Élèvent leur encens, étalent leur beauté*  
Alfred de Vigny, « Le Déluge »



## 1.

Il était arrivé un matin d'hiver, avec les traits tirés, sa haute silhouette affalée sur son cheval peinant dans la neige. Les Monts-Cimirika, les aiguilles de Nabrüsën, le val de Vējica... Il avait traversé la Grande Vallée sans faire attention ni aux fleurs qui transperçaient le givre, ni aux branches cassantes et nues. Il venait du Nord, disait-on, c'est pourquoi au village des Cent-Maisons on l'appelait le Grand Batave, au début par jeu, ensuite par déférence.

« Je vous promets la fin de la nielle et les moissons abondantes. » Le Grand Batave le répétait à qui voulait l'entendre et c'était dit avec tant de conviction que tous ceux qui en avaient ri commençaient à imaginer que ça serait vrai – la nielle, voyez-vous, est un fléau pour les champs de blé, une fleur blanche qui pourrit les épis, qui gâte ce qu'on a mis tant de temps à semer, à regarder pousser, enfin à récolter dans les moiteurs de l'été.

Parfois, le Grand Batave disait qu'on pouvait contrefaire la mesure des choses, qu'on pouvait creuser des sillons plus profonds que les menues rigoles de nos socs fatigués. Aux Cent-Maisons, on l'aimait bien. S'en amusant un temps, on avait fini par apprécier qu'il rende service, qu'il abolisse en un tournemain les sottises et séculaires turpitudes.

Finalement, quelques mois après son arrivée, il était devenu indispensable et les habitants du village l'avaient laissé faire, quand ils ne le soutenaient pas franchement ; alors il avait bien raison de passer dans les rues des Cent-Maisons comme il le faisait : avec des airs de conquérant sympathique. Le printemps donnait à ses cheveux une teinte de blé mort.

\*

« Le Merle, oh, regarde par-dessus la nue, au-delà de la canopée. On dirait que le jour a senti la fraîcheur d'aller et qu'il s'est évadé le long d'un météore : plus de soleil, rien que les étoiles ! » C'était Belej la Barbe qui avait murmuré dans la tranquillité de la nuit – bien que son murmure fût dit avec tant d'entrain qu'il en devenait sifflant.

« Tu vois comme elles sont lointaines, les étoiles ? Elles dessinent des formes merveilleuses, ne trouves-tu pas ? Regarde, ça fait comme une branche de noisetier, et là, c'est rond comme une olive ! Et as-tu vu, là, juste au-dessus de mon doigt ? C'est tout comme un ruisseau, une longue traînée bouillonnante, sans aspérité malgré les roches. Tu te rappelles, le ru, qui court, du haut des crêtes jusqu'au fond de la vallée, tu te souviens de ce petit cours d'eau, qui rampait entre les aulnes et la fuite des hêtres ? Eh bien, là, le groupe d'étoiles, vois-tu ? trace les mêmes dessins, les mêmes courbes chantantes, les courbes qui à l'automne se cuivrent au fil de

l'eau – au fil de la chute des feuilles, au fil de notre descente en fond de vallée. Ce n'est pas une constellation, c'est une rivière, voilà ce que c'est, ah ! »

Les troupeaux sommeillaient, leurs cloches ne faisaient plus de bruit. C'étaient les jours de transhumance, ce n'était pas encore l'été. Et dans ce début de printemps, les nuits sont déjà chaudes et les bêtes dorment bien.

Quelques instants auparavant, alors que le soleil finissait d'enflammer les cimes, Arno et Belej avaient tendu entre quatre ormes une ficelle pour contenir les bêtes. Les deux bergers avaient fait deux tours autour des arbres, pour faire croire à un enclos, et les bêtes y avaient cru et elles restaient dans le carré ainsi tracé. À la tombée du jour, le plus grand bouc – le vieux bouc, celui que les autres tenaient pour chef – s'était couché dans l'herbe, en faisant craquer sous lui les branches sèches et les samares. Une jeune chèvre s'était allongée à son tour, puis toutes les cabres, toutes les biquettes, tous les chevreaux s'étaient affalés, basculés sur le flanc, l'herbe haute écrasée par le petit poids de leur pelage. La tête de l'une reposait parfois sur le ventre gonflé d'un autre et toutes ces créatures, menues ou imposantes, avaient été bienheureuses dans ce bon soir de mai.

En se couchant, les troupeaux avaient replié l'ombre que, pareille à une natte, ils avaient jetée sur la nature alentour. Les derniers rayons avaient tenté de briller une dernière fois puis, au détour d'un sommet, ils avaient éteint les dernières lueurs du jour, comme une haleine éteint une bougie.

Arno et Belej – que tout le monde appelait le Merle et la Barbe – avaient regardé les bêtes s'endormir. Ils avaient dîné d'un petit pain et d'un morceau de fromage sec, assis par

terre, bercés par les grillons lassés. Les deux pâtres avaient levé la tête et ils avaient vu tout cela : en même temps, le jour mourir et la nuit naître. Ainsi en tailleur, ils s'étaient rompu le cou à vouloir regarder en l'air, alors ils s'étaient allongés pour mieux voir les astres, la nue, ses peinturlurages et ses points de croix. Sans rien se dire d'abord, ils avaient commencé leur contemplation du ciel. Au bout d'une heure peut-être, Belej la Barbe, un gaillard de vingt ans à la voix grasse, avait voulu parler et il avait rompu le silence en parlant de ce qu'il avait vu dans les étoiles – la branche de noisetier, l'olive et le ruisseau.

Belej s'était tu et il guettait une réaction. Mais son jeune ami n'avait rien dit. Alors Belej s'était passé la main dans sa grosse barbe – c'est elle qui lui avait donné son surnom, il la laissait pousser depuis ses seize ans. Se gratter le poil comme ça, il le faisait souvent, pour meubler les silences gênés. Le frottement craquelait chaque crin et la nuit n'en était pas troublée – il rappelait même les mélodies des cigales envolées.

Arno le Merle, l'autre berger, n'avait pas de barbe, à peine un petit duvet blond qu'il peignait d'un simple mouvement de main – et encore, pour donner de la contenance à ce début de toison. Et ce garçon, de quinze ans tout juste, ne réagissait toujours pas à ce que disait la Barbe, non, la plupart du temps, il se contentait d'écouter la nature. Mais à cet instant, tout était au repos : il n'y avait rien à entendre, rien que la barbe de Belej et un chuintement – c'était le vent. Le Merle ne savait pas quoi dire et il ne voulait pas parler ; il était bien jeune, en cet instant sublime que pouvait-il bien susurrer qui ne brisât pas leur quiétude ?

Il regardait le ciel mais il ne voyait pas la constellation qui dessinait une rivière. Il y avait tant d'éclats ce soir-là, les deux chevriers étaient écrasés par leur lumière.

La cuvette où ils étaient, faite de hautes parois crénelées, leur cachait la lune – le gros satellite pouvait bien scintiller de toute sa force, ils ne le verraient pas tout de suite. Le Merle scrutait la nue. Lui aussi voyait des formes : une fourche, une poulie et une cruche à l'anse brisée. Il ne voulait pas parler, ni montrer à son tour les constellations qu'il imaginait, non, il préférait garder ces mystères pour lui tout seul, de peur de dissiper la magie de la nuit – d'éventer ses tours.

Le silence entre les deux amis dura encore. Arno, plus jeune que la Barbe, savait bien que cette insonorité n'était pas normale et qu'il aurait dû dire quelque chose. Lui aussi voulut meubler la nuit en se grattant le visage comme l'avait fait la Barbe – bruit de râpe, presque de lime. Mais sa tentative rappela à Arno son jeune âge : il se gratta la joue mais il n'y eut pas le même froissement que lors des raclures de son ami – le duvet était trop doux, trop soyeux, ça avait fait un chuintement de caresse, à peine du velours puis chacun retourna à ses silences.

Les étoiles dansaient car elles se savaient observées par les deux bergers. Elles avaient un sens inné pour ces choses-là et les hommes les trouvaient tendres – car en ces temps-ci ils aimaient la nature comme ils chérissaient une femme. Les étoiles se recroquevillaient puis explosaient ; elles brillaient un instant et enfin retombaient dans leur morne éclat et cela se répétait indéfiniment ; elles ne pensaient plus à leur voisine et ne voulaient plus être la partie d'un tout, elles voulaient vivre, libérées de toute constellation – parce qu'elles ignoraient, les

pauvrettes célestes, que l'une existe avec l'autre pour le profit de chacune. C'est pourquoi ce soir-là elles faisaient une danse solitaire. D'autres soirs, elles préféraient se prendre par la main et les dessins dans le ciel apparaissaient d'eux-mêmes – parce qu'elles savaient alors, les bienheureuses célestes, que l'une existe avec l'autre pour le profit de chacune.

La Barbe tenta encore de lancer la conversation : il évoqua les sens que prenaient les scintillements, les chemins invisibles sur lesquels les lueurs trottaient.

Pourtant le Merle ne répondait pas à son ami car, dans la pénombre, il était tout tourné vers la nue, son visage tendu vers elle. Il aurait voulu se baigner dans le ciel, s'il s'était renversé sur lui. « Oh, songea-t-il, si les lacs de montagne avaient pu être des voûtes étoilées... » Puis, il s'amusa et sourit parce qu'il se surprenait à désirer ce que déjà il possédait : il était en train de rêver la baignade nocturne de la veille. Là, les astres s'étaient reflétés dans les eaux noires de l'étang et il avait aimé se couler dans le miroitement des rutilances. Ce proche souvenir restait sur sa peau comme un baiser laisse longtemps sur les lèvres une trace invisible.

Du coin de l'œil, Arno avait senti que Belej le regardait mais il ne voulait pas répondre à ses interrogations. Il repoussa son corps dans la terre. Mais la Barbe désirait encore parler et il dit d'une voix neutre :

« Ne désespère pas, le Merle, va, tu les rejoindras un jour, les étoiles, quand ton âme ne portera plus ton corps. Tu croiras que tout est fini, que jamais plus tu ne verras le monde tel que tu l'aimes. Mais, à ce moment-là, alors que tu te penseras perdu, tu sortiras de ton enveloppe. Tu vivras une seconde fois. Tu monteras en l'air, tu passeras à travers les nuages ; proche

du soleil, tu traverseras toutes les couches du ciel et, enfin, tu seras à côté d'elles. À côté des étoiles. Tu les verras briller, plus fort que les nuits comme celle-ci, plus fort que les nuits d'été. Elles ne te brûleront pas, non : tu seras seulement dans leur lumière, comme ça, tranquille, comme en cet instant précieux. Mais qu'as-tu, le Merle ? Oh, Arno, tu pleures ? »

Oui, il sanglotait parce que c'était très beau, de regarder les cieux et d'écouter son ami user de mots si touchants. Le petit Arno se frotta les yeux et renifla deux fois pour se reprendre. Belej avait beau dire, les étoiles n'étaient pas si lointaines que ça, elles étaient même déjà très proches. En tendant les doigts, ils auraient pu les toucher. Le Merle essuya son petit nez, dans l'ombre il se tourna vers son ami :

« Crois-tu qu'un jour, le ciel s'éteindra ? »

La question surprit la Barbe, qui balbutia :

« Mais pourquoi voudrais-tu que tout là-haut arrête de briller ? C'est assez beau pour que personne n'ait l'envie de souffler dessus et de laisser l'homme dans le noir.

— Ce serait dommage, insista Arno, tu ne trouves pas ? Que le ciel s'éteigne et que les astres soient voilés. Si ça devait arriver, jamais je ne les rejoindrais, les étoiles, jamais je ne serais à côté d'elles, même après avoir passé les couches du ciel et avoir fait comme tu as dit.

— Tu as de ces idées, toi ! Est-ce pour ces piaillements qu'on t'appelle le Merle ? C'est vrai que ça te va mieux qu'Arno, hein, petit oiseau chanteur ! Va, dors un peu, ne te bâte pas de trop de rêveries, tu t'affadirais. Demain nous finirons la marche, il faut des forces, pour arriver au col de Rošajan. »

Le Merle vit la grosse silhouette bourrue de la Barbe lui tourner le dos.

En se couchant auparavant, Arno le Merle n'avait pas fait attention au sol mais il avait une grosse pierre sous la tête qui lui servait d'oreiller. Il se cala dans les reliefs de la montagne. La nuit soufflait un froid pénétrant sur ce groupe insolite, les bergers et leur troupeau. Le Merle en frissonna mais la sensation, perçante, l'aida à trouver la position idéale pour s'endormir. Le jeune garçon se recroquevilla. Il replia ses jambes sous ses fesses, il croisa les bras pour avoir plus chaud et il ferma les yeux, heureux d'être ici cette nuit-là, à côté de son ami, qui ronflait déjà doucement.

La rosée lui chatouillait les mollets et, si elle débutait son réveil, c'est que l'aube n'était plus très loin. Arno resserra les pans de son paletot, il remonta son col aussi haut qu'il pût, au-dessus des joues ; il souffla dessus et l'air chaud s'exhaussa le long de son visage. C'était très doux et il repensa furtivement à sa journée. Elle avait été longue. Comme la veille, ils avaient marché du lever au coucher du soleil. Il fallait trois jours pour arriver au col de Rošajan, où l'herbe est si bonne et les chardons abondants. C'était dans ce coin de la Grande Vallée qu'on faisait les meilleures transhumances, c'était là-haut que les bêtes étaient les plus heureuses et tous les bergers aimaient à y aller. Oh on n'y restait pas tout un été, tout au plus quelques jours. Mais les deux amis aimaient y demeurer une lune entière. Puis on reprenait la route et on vaquait dans d'autres pâtures. Arno et Belej y allaient ensemble, à chaque printemps depuis dix ans, depuis les cinq ans du Merle et les dix ans de la Barbe – car c'était ainsi, ils avaient cinq ans d'écart, l'un quinze et l'autre vingt.

C'était aussi au col de Rošajan qu'habitait la vieille Dania, celle qui accueille les bergers contre un saucisson, quelques

chansons et le lait de leurs chèvres. Elle avait une eau-de-vie qu'elle servait aux voyageurs et tout le monde la connaissait pour cet alcool. Elle disait qu'elle le prenait au fond de la Terre mais personne ne savait si c'était vrai. Sa liqueur donnait des rêves à la volée et elle réchauffait les cœurs graves.

Ah, le Merle se souvenait bien de la première fois qu'il avait goûté la boisson de la vieille Dania, dans un petit pot, haut comme une noix. Arno avait trempé sa langue, il avait tété mais à peine avait-il senti passer le liquide que le verre était vide. Ensuite, il en avait éprouvé les effets. C'était un feu tout en douceur, un velours qui glissait sur la gorge à vif, comme un bourdon sur un pistil. Le Merle y repensait souvent, à l'eau-de-vie de là-bas ! Il faut la mériter, oui, et il faut marcher longtemps, longtemps, avant d'apercevoir la grande cabane ; il faut marcher longtemps, longtemps, avant de frapper sur le bois vermoulu de la porte et avant d'être assis, devant le capuchon rempli de la liqueur tirée du fond de la Terre.

« Ah, se disait-il, le bonheur véritable, il est là-haut, tout en haut, et nous sommes tout en bas. Il faut peiner pour y parvenir, s'écorcher les pieds et parfois pleurer. Mais on avance, parmi les bois et les chemins secs, et, plus vite qu'on imaginait, on y est ; on est déjà arrivé devant la bicoque de bois de mélèze et on frappe au vantail. La vieille, tout édentée, nous ouvre et nous sourit et elle nous sert de son marasquin et on le déguste ou alors on le gobe comme un grain de raisin. »

Va, les deux bergers seraient demain chez la vieille Dania : ils retrouveraient la douceur de la couche. Le Merle s'enroula encore un peu sur lui-même et il s'endormit. Cette nuit-là, il ne fit même pas de rêve et son âme était en paix.

« Le Merle, réveille-toi ! Tu aimes les étoiles et tu aimes l'aube ? Regarde-la percer tout juste ! Lève-toi, mets-toi sur les coudes si tu le veux mais regarde, regarde ! »

Le plus jeune berger vit naître les aspirations de l'aurore. Chaque matin, il voyait ce spectacle et pourtant tout était chaque jour si différent : certaines aubes étaient claires comme un cœur d'enfant, d'autres assombrissaient la terre d'être trop colériques. Les cieux étaient parfois enfiévrés et quelquefois, ils semblaient vivre et s'enchantaient pour un rien, de gentils petits faons à leur premier matin ! Les nuages aussi changeaient l'allure des aubes. Laineux, ils se massaient à l'horizon ; ou bien, comme le sillon d'une charrette, ils traçaient de longues routes en volutes, vendeurs ambulants de l'orange, du cinabre et de l'azur naissant. Ah, chaque point du jour, chaque potron-minet gardait les mystères de l'aube et personne, avant le moment fatidique, ne pouvait prédire de quel feu se draperait l'horizon. Mais quand la custode s'ouvrait, tous les trésors de l'aurore agissaient en bloc, d'un seul mouvement : tantôt ils s'étiraient sur toute la surface du ciel, tantôt ils restaient prostrés au fond de leur boîte et laissaient passer le jour comme on laisse passer la pluie. Les bijoux de l'éveil, ce matin-là, étaient timides et ils n'éclairaient que doucement les flancs de montagne décharnés.

Les deux amis mangèrent un gâteau sec, passèrent leurs mains dans l'herbe qui avait retenu l'aiguail, puis ils se badiageonnèrent le visage de l'eau de la rosée. Cette friction glacée réveilla complètement le Merle, qui se leva d'un bond en s'appuyant sur son bâton de berger. Il resserra les lanières de ses sandales et épousseta son paletot de laine.

Dans l'enclos fait de corde, les deux troupeaux s'égayaient – chacun des deux pâtres avait le sien mais là tous se mélangeaient – et les plus jeunes chevrettes bâillaient encore. Le vieux bouc, qui avait imposé son âge à toutes les bêtes, secoua sa tête et sa crinière fit un sifflement mat. C'était le signal que les houlettes confirmaient : la troupe s'en irait bientôt – les herbes se relèveraient derrière elle.

Secouées sur les licous, les cloches commençaient à tintinnabuler et, comme d'accord avec leur berger, les bêtes étaient prêtes à monter au col de Rošajan et chez Dania. Belej enroula la corde autour de son avant-bras. Les plus vieilles bêtes disaient aux plus jeunes chevreaux :

« Vous verrez ce qu'on trouve là-haut : il y a des pissenlits, il y a des chardons bleus, il y a des pensées, bien sûr. Mais, surtout, il y a des ancolies ; il y a des hélianthèmes et des tapis d'asters. Oh et des centaurees aussi, les fleurs aux effilés capitules mauves, qu'on n'attrape que si on a la langue assez longue, et des jonchées d'éritriches, la soyeuse mousse d'Azur, le myosotis des neiges ! »

Les petites biquettes, toutes jeunettes, bêlaient d'impatience et en réclamaient encore alors les boucs reprenaient :

« Ce qu'on trouve là-haut, c'est tout ce que les alpages donnent de plus délicat : les pois de senteur les plus hauts, les gesses aux dix clochettes et les gentianes aux grosses feuilles succulentes ! Ah, petits chevreaux, quel voyage, jusqu'au col de Rošajan ! Que c'est dur, de grimper les crêtes et de souffrir les lieues qui nous en séparent ! Mais, une fois parvenus à la vieille cabane recrue, quel délice, oh ! Toutes ces anémones, les pieds-de-chat et les orchis, les paradisies, les linnées boréales et même les primevères !

« Vous ignorez encore comme elle est excitante, la poursuite des fleurs : vous balayez du regard la plaine et, rapidement, vous reconnaissez l'ambre, le pourpre, le sinople. Vous vous imaginez manger toutes ces couleurs, l'héliotrope, la pervenche et l'aigue-marine, mais, toujours, vous voyez de nouvelles teintes sourdre parmi les brins fous. Vous repartez en chasse d'autres pétales et d'autres racines, vous sautez par-dessus les graminées, qui sont votre pâture, et vous tombez sur de neuves beautés : le vermeil, le rubis et le smalt, ce que c'est bon !

« Des journées entières, à mélanger l'herbe et le son, les fleurs et les feuilles ! Et c'est ainsi : tant que les bergers le veulent, vous pouvez paître et vous dévorez les floraisons et les pistils. Quand vous êtes repus de toutes ces fleurs, qui parfois éclosent tout juste, bourgeonnent à peine parce que le printemps bâille encore, vous vous jetez dans l'herbe. Il y en a à perte de vue, fraîche, humide et chaude et craquante et enveloppée ; elle a le vert des sous-bois mais, balayée de vent, elle a les saveurs pures de la montagne ; des bourdons, gros comme une pointe de corne, la couvrent d'un pollen qui dégorge son sucre. Ah vivement que nous soyons parvenus au col de Rošajan et chez la vieille Dania ! Allons, petits cabris, vous verrez de vos propres yeux les immenses couches d'acanthes et les coteaux âpres, rouges de lichen. »

Si les boucs parlaient ainsi, c'est que dans ce coin des Alpes et à ces hauteurs, le sec est vainqueur de l'humide et les véritables champs de fleurs sont plus rares qu'ailleurs. Autour d'eux, les montagnes étaient des falaises écroulées ; elles avaient perdu leur sommet lors des ères desséchées et dans des éboulis désolants. Dans cette partie de la Grande Vallée, il n'y avait pas souvent de ces sous-bois humides, de ces verts pâturages

auxquels on pense quand on songe aux Alpes. Ici, passés une certaine altitude, les paysages sont plus âpres : ils sont revêches. C'est pourquoi il faut trouver à certains endroits, comme au col de Rošajan, les prairies abondantes – c'étaient des parcelles précieuses. Les bergers et les bêtes aimaient s'y rendre quand il fallait quitter les plus basses hauteurs. Ils auraient pu rester dans le lit des vallées ou bien descendre encore pour chercher un peu de fraîcheur, direz-vous ? Oh mais dans ces printemps parfois traîtres et ces étés harassants, il valait mieux fuir les zones chaudes et moites et les fournaies de fond de vallon : elles avaient les laïches alourdies par les moustiques et les marais prenaient des allures malades. C'est ainsi qu'en cette période, il valait mieux aller très haut et trouver de la fraîcheur, humide mais plus saine, quitte à traverser des paysages arides avant la verdure éclatante du col de Rošajan. Et puis les routes parsemées des jaunes doronic, les rêveries sur la femme qu'on aime devant les pétales détachés d'une marguerite, la victorieuse fragilité de la tige du perce-neige flétrissant, toutes ces floraisons inspiraient des airs plus heureux que la mélancolie en basse altitude. C'est pour cela que la Grande Vallée chantait autant ses bouquets : pour conjurer le sort, faire accourir les brassées de mimosa.

La Barbe finit d'enrouler la corde. Il prit une gorgée d'eau et tendit sa gourde au Merle. Puis les deux bergers se mirent en marche, de part et d'autre de leur grand troupeau.

Le grand bouc, en brailant, faisait sautiller sa longue barbiche. À la tête de la troupe, tout le monde marchait derrière lui, sauf les chevriers qui le dépassaient quelquefois. Le vieux mâle était sûr de son autorité, bien qu'il jetât des coups d'œil

en arrière pour savoir si, malgré son charisme en barbichette, toutes les chèvres le suivaient. Cet ordre des choses convenait aux deux pasteurs. Ils laissaient le grand bouc mener son train : il savait où tourner, où descendre, où remonter, et, s'il hésitait, l'un des deux bergers sifflait pour lui indiquer le chemin. Dans cette douce osmose, tous trouvaient de la quiétude, les hommes, les animaux et la nature, broutée en passant. Le Merle s'appuyait à son bâton, la Barbe frappait le sol avec sa houlette. La troupe quitta la cuvette lorsque le jour fut tout à fait levé.

En sortant du défilé, ils découvrirent avec des yeux joyeux la route à faire : une pente douce et herbue, une forêt qui descendait abrupte, une rivière qu'ils passeraient à gué, une remontée dans les sous-bois, enfin les alpages onduleux qui menaient au col de Rošajan. Ils distinguaient tout juste la destination : deux pics s'élevaient et s'écroulaient vers le passage où se trouvait la cabane de la vieille Dania. La maisonnée était impossible à voir de si loin, elle ne se dévoilait qu'en milieu de journée, en sortant du dernier sous-bois. Devant ce paysage, troupeau et pâtres s'arrêtèrent. Ils contemplaient la longue route qui leur restait à faire et qu'ils étaient seuls à connaître. Car les sentiers qu'ils suivraient étaient la plupart du temps invisibles aux nouveaux venus : personne ne les devinait sinon les bergers aguerris.

Le zéphyr, qui indiquait la direction, repoussait les nuages vers l'horizon, vers les champs de campanules et les rondes de gentianes. Le Merle écouta la brise, qui siffla dans ses oreilles et qui repartit dévaler la pente. La Barbe jeta un dernier coup d'œil à l'horizon et renifla.

« Allez, mes biquets bien-aimés ! »

Le vieux bouc chevrotait et débuta la longue marche. La descente s'amorçait gentiment, elle aussi sortait tout juste du sommeil. Puis la montagne se réveilla et elle remua des reins, faisant danser les vallons et naître des bosses et des mamelons. Tous ces reliefs étaient bien ardues en ce début de matinée. La pente entendit les plaintes des pâtres et, renâclant à ses excès, elle reprit son calme, sa douce inclinaison, et les mena plus tranquillement.

Suivant le fil invisible tendu par les ans, le vieux bouc parvint à la lisière de la forêt. Cette fois, un sentier existait, il se découvrait quand on en était à quelques pas. Il permettait aux bergers de ne pas disperser leur troupeau. Car dans les bois, sans ce repère, les cabris feraient des folies et aucune chèvre ne bêlerait assez fort pour calmer ses petits et aucun petit ne bêlerait assez fort pour retrouver sa mère.

La Barbe décida de passer devant, devant même le bouc très cornu. Le Merle suivit du regard la grande stature musculeuse de son ami remonter le convoi, enroulée dans sa houpelande. La haute silhouette se terminait par des cheveux frisés, cette chevelure courte qui se mêlait si bien aux poils du visage. Belej avait ôté son béret parce qu'il aimait mettre sa tête nue dans les vents d'été. Il avait même passé sa main dans ses cheveux – des doigts arqués comme les dents d'une fourche – et avait secoué sa crinière noire. Il jetait parfois un œil en arrière, pour suivre l'avancée d'un chevreau ou lancer un regard à son ami – Belej découvrait le large sourire de sa large bouche ou bien il gardait une mine concentrée et ses grosses lèvres se brunissaient. Des yeux profonds enfoncés dans leur orbite vieillissaient la Barbe qui, bien qu'agé de vingt ans, avait l'apparence d'un homme de trente printemps. Il

menait le troupeau en disant : « Allez, mes protégés, enfoncez-vous dans les bois, restez sur le chemin, suivez le bouc grison. » Ses bêtes le remerciaient de ses douceurs, bêlant qu'il était bon, le pasteur qui les conduit, qui porte son bâton avec joie, qui les emmène aux prés bienheureux, où elles se repaîtront d'herbe et de fleurs. La Barbe flattait la crinière che nue du vieux mâle.

Ils marchaient, Belej, les deux troupeaux et enfin Arno. Les cloches remuaient et tintaient et cette mélodie n'avait pas d'écho, frappée contre les hauts sapins et les mélèzes gras. Le pas des bêtes sur l'humus et sur les feuilles craquantes donnait une impression étrange, c'était un martèlement sourd, comme une armée menaçante. À ces chèvres battant les sous-bois, la forêt répondait par des grincements de branches et des sifflements dans les plus hautes futaies – un grimpereau colmatait d'argile son nid dans l'écorce d'un arbre, ses petits piaillaient.

Le chemin, qui descendait fortement, prenait ses précautions et semblait veiller sur ses voyageurs, quoique bien obligé parfois de se tortiller – il s'en étranglait violemment –, il fallait alors veiller à ne pas tomber, à chaque pertuis, à chaque virage. Les sabots des bêtes, ainsi que les sandales des deux hommes, devaient donc caresser le sol avec le plat, pour ne rien brusquer et ne pas choir. Chacun leur tour, les chevreaux, gourmands, s'arrêtaient pour brouter un pétale. Puis, une fois leur encas terminé, ils détalaient pour rattraper leur mère, par petits sauts, dans un bruissement de feuilles. C'est pourquoi le Merle, qui fermait la marche, ne voyait au bord du chemin que des fleurs décapitées, des touffes arrachées, des tiges sans pistil ; partout, la nature offrait des stigmates qui

suppuraient : la salive visqueuse des mâchouillements avides des petiots. Alors il portait son regard plus loin, le perdait dans les sous-bois ou au pied d'un bosquet d'épineux et voyait poindre une orchidée sauvage ou de gros adonis souriants – une fois, il vit même, dans les jeux d'ombre d'une canopée évidée, trotter une alouette.

« Oh, le Merle, le héla la Barbe, j'entends le grondement de la rivière ! »

Arno tendit l'oreille et, entre deux carillons, il perçut le roulement de l'eau déchaînée. Ça n'était pas vraiment une rivière, plutôt un cours d'eau bouillonnant, mais tout le monde disait « la rivière » car, quoique petite, elle hurlait plus fort que certains fleuves.

Ça n'était pas rien, d'entendre la rivière. Ça voulait dire qu'il ne restait plus que trois lieues avant le col de Rošajan et la maison de la vieille Dania. Les bêtes et les chevriers marchèrent encore une demi-heure et ils parvinrent au gué, rafraîchissant dans l'eau glaciale les pieds poudreux et les sabots. Arrivés sur l'autre rive, ils virent le début de la remontée.

« Reposons-nous, dit Belej, veux-tu ? J'ai soif et ma gourde est vide. »

Sur la berge, il y avait des coins d'herbe et aussi quelques bosquets de buis. Le troupeau se dispersa un peu. Les bêtes grignotaient la rive et ses frondaisons les plus basses. La rivière faisait un bruit continu, il était désormais difficile d'entendre une cloche distinctement, car le moindre tintement était étouffé par le roulement de l'eau.

« Ne tranche pas ton saucisson, dit Belej, garde-le pour la vieille Dania et mets de la gelée sur ton quignon. Ça adoucit la croûte et ça gonfle la mie. »

Le Merle ouvrit le pot de marmelade. C'était une roquille épaisse et charnue, piquée des petits picotis des fraises des bois. En soulevant le couvercle, le pastoureau fut frappé par une odeur acide : une senteur acerbe et aiguë s'en échappait, elle rappelait le rugueux de la sève, lorsqu'elle s'agrippe à l'âpre tige et rend pointues les épines. Au couteau, Arno découpa un petit tas et l'étala sur le pain. Quand il eut fini son repas, il s'allongea sur un rocher, le bâton logé entre le flanc et le bras. Le fracas de la rivière, mêlé aux cloches des chèvres et aux clapotis sur la rive, le berçait. C'était aussi dans ce bruit grondant que chantait la montagne, pas seulement dans la bise de l'aurore ou le craquement des épicéas.

« Je pourrais rester ici une éternité, dit le Merle.

— Moi aussi, mâchouilla Belej : je resterais là, à boire aux pis de mes chèvres et m'endormirais dans une couverture de laine. Il n'y aurait pas de cabanon, simplement deux bergers et leur troupeau, et les gens viendraient au bord de la rivière comme on monte au col de Rošajan pour rendre visite à Dania. Une étape de transhumants, voilà ce que je pourrais être sans effort !

— Oui mais il n'y a ici pas beaucoup d'herbe, releva Arno. Les chevreaux se lasseraient des fougères et les chèvres se laisseraient mourir.

— Tu as raison, dit la Barbe. Et, j'y pense, c'est pour ça que nous faisons ce voyage : pour que nos bêtes aient de l'herbe fraîche et de grosses fleurs comme des gourmandises.

— Et le reste du temps, quand nous ne sommes pas à courir vers le col de Rošajan, nous faisons ce que tu dis : boire aux pis de nos chèvres, nous endormir dans une couverture de laine.

— Mais nous avons un cabanon, coupa la Barbe. J'ai dit que je n'aurais pas de cabanon.»

Les deux garçons rirent de leurs caprices qui n'en étaient somme toute pas. Ils retombèrent dans le silence, assourdi toujours par la rivière. La Barbe reprit :

« À tout bien réfléchir, je crois que je suis heureux. La nature est belle et j'aime mes chèvres et tu m'es un ami fidèle.

— Moi non plus, je n'ai pas à me plaindre, conclut le Merle. C'est quand ce bonheur cessera qu'il faudra protester.

— Aux âmes tranquilles le bonheur immuable, va ! Il n'y aura jamais rien pour nous cacher les étoiles, ne te fais pas de bile, ni personne pour tarir les torrents et rompre les plaines, le Merle : nous sommes faits pour franchir les ruisseaux et emmener paître les plus beaux cabris.

— J'aime tant l'éclat de nos journées, oh, Belej ! Je mourrais si je devais quitter la Grande Vallée et son cirque et ses mamelons.

— Tu parles trop de malheur, sommeille un peu. Nous partirons au zénith.»

La tête de la Barbe retomba sur le rocher et le velu berger s'endormit. Le Merle regarda les ombres – elles étaient déjà bien courtes, même s'il restait encore à attendre avant que le soleil ne fût au sommet de son ascension. Le jeune chevrier se leva et marcha le long du courant, au milieu des biques, puis un peu à l'écart et il se dit en lui-même :

« Tout de même, je suis heureux. J'en prends parfois conscience, dans les balades avec mes bêtes et la douceur de leur toison. Quand je pense à ma vie, je ne vois pas d'ombrage, je ne vois qu'une lueur tranquille, oui, une calme lueur, c'est clair comme un soleil mais ça ne brûle pas, non : ça réchauffe